

Guy Lemaire raconte...

## Les Trois Auvergnats de Beaumont

(Paulette Nandrin, 2000)

Journaliste dans la presse écrite, Paulette Nandrin a également composé, pendant plus de vingt ans, en tandem avec Guy Lemaire, une chronique hebdomadaire sur les histoires, les traditions et les gens de chez nous, pour l'émission *Bons baisers de chez nous* sur la RTBF

Charles Quint, c'est un peu comme Napoléon : dans nos régions, on se souvient de lui et on raconte à son propos pas mal d'histoires... pas toujours tout à fait vraies.

Celle-ci est bien connue. Trois Auvergnats se dirigent un jour d'été de l'an quinze cent quarante et quelques, quinze cent quarante neuf peut-être, vers la bonne ville fortifiée de Beaumont. Colporteurs de leur état, ils viennent de France par Avesnes pour participer le lendemain à la foire dans la petite cité hennuyère. Le paysage est superbe, ondulé, verdoyant. Mais le dos courbé sous la charge de leurs ballots, nos marcheurs ne voient que le chemin qui n'en finit pas.

Après un tournant, loin, très loin, tout à coup les remparts se détachent dans le ciel. Le souffle court, les colporteurs gémissent :

«*Bouh ! On n'y est pas encore !*»

Soudain, ils entendent un bruit, comme un trot. Ils se retournent péniblement. Racé, mené par un cavalier fort bien mis, un cheval arrive dans leur direction. Nos compères se concertent. « Sûr que l'homme n'est pas n'importe qui, qu'il a du bien ». Sans en dire davantage, ils jettent leur charge à terre et se lancent à la bride du cheval.

«*Eh, compagnon ! Te voilà en bien belle monture ! Allez, saute en bas de ta selle ! Dépêche-toi !*»

Le cavalier résiste un peu, mais seul contre trois bien décidés, que peut-il faire sinon se laisser détrousser par les Auvergnats ?

Midi sonne au clocher de Beaumont lorsque le petit groupe pénètre dans la ville. Ils savent que la foire a lieu le lendemain, mais tout de même, une telle liesse est inhabituelle. Toute la vallée de la Hantes vibre au son des fifres et des tambours. Un cortège triomphal comme ceux qui accueillent d'habitude les plus hauts princes est en train de se former. Il y a là en casaques rouges les archers de Saint Sébastien, en velours grenat les arbalétriers et, parés pour la fête, les confrères de Saint Servais, les pèlerins de

Saint Jacques, les charpentiers, les tisserands, les orfèvres, les foulons, bref toute la cohorte des sociétés et des métiers beaumontois.

Mal à l'aise, les Auvergnats évoluent au milieu de tout cela quand soudain, quelqu'un crie : « *Vite, saisissez- vous de ces trois vauriens ! Ils ont commis le crime de lèse-majesté ! Ils ont attaqué l'Empereur Charles ! Garrottez-les !* »

Avant qu'ils aient pu esquisser le moindre geste, les colporteurs sont entourés de visages haineux et menaçants, de poings tendus. Ils ne comprennent pas ce qui se passe, jusqu'à ce que sur une estrade, ils le reconnaissent, lui, le distingué cavalier dont ils ont fait les poches, cavalier maintenant acclamé par la foule aux cris de « *Vive notre prince ! Vive Charles Quint !* » Car c'est bien de l'empereur qu'il s'agit, du prince des Pays-Bas que, mal inspirés, les Auvergnats ont dépouillé.

Touché par les marques de sympathie de ses sujets, le prince les remercie et demande que justice soit faite promptement et sans aucune clémence pour ces malandrins. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le greffier du prévôt s'avance et annonce la sentence à la foule amassée devant la maison de la ville. Ce sera la pendaison. Les trois Auvergnats vont être pendus haut et court, et tout de suite. « *Vive notre prince ! Vive Charles Quint !* » hurle la foule en délire.

Le gibet à trois branches est dressé. Entravés, les Auvergnats sont traînés jusque là. On leur passe la corde au cou. Le chapelain marmonne quelques mots aux condamnés blêmes de terreur, puis les cordes sont hissées. Affreuses contractions... et c'est fini. Les corps des pendus se balancent au gibet, pitoyables épaves aux figures bleuies. La foule ricane et applaudit. Au clocher de Beaumont, une heure sonne.

Peut-être est-ce une âme sensible perdue dans la masse ou un poète meurtri par ce terrible spectacle qui a alors imaginé ces vers :

Ville de Beaumont, Ville de malheur,  
Arrivés à midi, pendus à une heure.

Dicton que l'on répète encore et toujours dans la pourtant riante cité hennuyère. (...)

Evocation de Paulette Nandrin, dite par Guy Lemaire dans le cadre de l'émission RTBF radio « Bons baisers de chez nous », le samedi 30 septembre 2000

